

Les cris ultimes

Luc Laporte-Rainville

Volume 28, numéro 4, automne 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/61021ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Laporte-Rainville, L. (2010). Compte rendu de [Les cris ultimes]. *Ciné-Bulles*, 28(4), 8-9.

Les cris ultimes



Photos: Véro Boncompagni

LUC LAPORTE-RAINVILLE

Âpre, étouffant, dérangeant... **10 ½** n'est pas un film facile. Mais il est d'autant plus essentiel que son sujet, la délinquance juvénile, interpelle le spectateur dans sa façon de dépeindre une jeunesse brisée. Le réalisateur Podz, après l'excellent **Les Sept Jours du talion**, poursuit ici une démarche singulière dont la forme et le fond concourent à des questionnements existentiels délicats.

D'entrée de jeu, le ton est donné: un téléviseur diffuse, dans la noirceur d'un salon, une scène dégradante de fellation. Devant l'appareil, un garçon de 10 ans et demi, Tommy, se masturbe sans quitter le spectacle des yeux. Scène obsédante, dérangeante. Plus tard, l'idée d'imiter ce qu'il a vu avec un enfant plus jeune lui vaut une raclée et un séjour d'une durée indéterminée dans un centre pour jeunes délinquants. Commence alors une relation intenable entre le garçon et les éducateurs de l'établissement. L'un d'entre eux, Gilles, essaie d'établir un contact plus intime avec le garçon afin de mieux saisir les raisons de son comportement impulsif et violent.

On constate rapidement que le cinéaste n'est pas un adepte du pathos. Élément le plus évident de cela: l'absence totale de musique extradiégétique pour dicter les émotions à ressentir. Que des situations explosives à l'état brut. Il faut dire que le réalisateur est bien servi par le scénario de Claude Lalonde dont la structure épouse un *crescendo* dramatique très puissant. Les nombreuses crises du jeune Tommy ne cessent de culminer pour atteindre des cimes inquiétantes. Le tout présenté de manière frontale et sans apprêt, laissant la part belle au jeu des comédiens.

Il faut souligner à cet égard le travail d'un nouveau venu, Robert Naylor. Son interprétation du jeune Tommy est criante de vérité. Détresse dans le regard, violence réprimée qui explose à tout instant: on sent qu'il maîtrise les facettes d'un personnage tiraillé entre le besoin de s'exprimer et celui de garder le silence. Un rôle très physique qui fait écho à celui de Claude Legault, dont le personnage de Gilles dégage une tranquillité suspecte. Car à l'observer de plus près, on constate que la respiration et

les regards de l'éducateur trahissent un désir ardent de laisser libre cours à la violence physique. Cette dernière surgit sans crier gare lorsqu'il jette brusquement Tommy sur son lit pour mettre fin à l'une de ses crises. Comme si cet adulte était lui-même habité par une part d'ombre et de violence non exprimée. Perte de contrôle soudaine rendue avec force par le jeu sous tension de Legault.

L'âpreté sidérante qui se dégage de l'ensemble doit aussi beaucoup à la photographie de Bernard Couture. Les teintes grisâtres dominent le film et plongent les protagonistes dans une sorte de fin du monde à l'image de l'esprit vermoulu de l'enfant. Car il y a bien ici une volonté de traduire en images les états d'âme de Tommy et sa perception résolument pessimiste du monde qui l'empêche d'atteindre le juste équilibre entre lumière et noirceur. S'ajoute à cela un usage judicieux du hors foyer qui illustre à merveille les incertitudes du désœuvré. Ainsi, lors de la rencontre avec un pédopsychiatre, Tommy est cadré de dos, en très gros plan, alors que le médecin est



relégué au flou. Illustration évidente de la psychologie trouble du garçon. Impossibilité (volontaire?) de s'ouvrir à l'autre pour se libérer de lui-même.

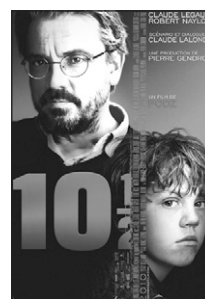
Cette impression d'enfermement rend le récit d'autant plus intenable qu'elle ajoute au huis clos physique du récit. Car Tommy est non seulement prisonnier de lui-même, il est captif d'un établissement où les sorties sont considérées comme de simples récompenses. Une sensation doublement oppressante qui se traduit chez lui par des gestes excessifs. Ou plutôt par des crises de désespoir qui n'ont rien à voir avec la simple défaillance communicationnelle que certains éducateurs lui prêtent. Un passage stupéfiant suffit pour en témoigner. Coincé dans une cellule isolée, Tommy attire l'attention de Gilles en enroulant son chandail autour du cou, simulant ainsi un suicide et en hurlant qu'il veut en finir une fois pour toutes. Insoutenable, la scène est révélatrice d'un profond mal de vivre accentué par l'emprisonnement du garçon. Et cet emprisonnement devient même triple, dans la mesure où Tommy, soumis à son

esprit meurtri, doit vivre dans une cellule isolée du centre qu'il considère déjà comme une prison. Trois niveaux d'emprisonnement qui s'interpénètrent au profit d'une identification spectatorielle violente et perturbante.

Sans compter que les confidences du père s'ajoutent à la force de frappe inouïe du drame. Celui-ci, qui discute avec Gilles au téléphone, se livre et donne enfin à l'éducateur un accès — du moins partiel — au passé trouble de l'enfant. Une situation perturbante dont la mise en images distante provoque — paradoxalement — l'identification. Une scène surprenante et inqualifiable qui permet à l'éducateur de mieux comprendre les comportements désespérés de l'enfant, à l'instar du spectateur dont le chamboulement intérieur n'a d'égal que l'horreur humaine déployée. Une gifle émotionnelle, ni plus ni moins.

Ainsi, avec **10 ½**, Podz propose une plongée vertigineuse dans une enfance brisée. Passé traumatique, souffrance et désir de mourir y sont montrés sans retenue dans

l'optique d'ébranler un spectateur souvent nourri aux bluettes hollywoodiennes. La frontalité de l'essai en choquera sans doute plusieurs, mais gageons que ses qualités cinématographiques, elles, résisteront au passage du temps. Preuve qu'il est toujours possible de pratiquer un cinéma social pertinent sans tomber ni dans la mièvrerie ni dans le misérabilisme. (Sortie prévue: 29 octobre 2010) ▀



Québec / 2010 / 108 min

RÉAL. Podz (Daniel Grou) **SCÉN.** Claude Lalonde **IMAGE** Bernard Couture **SON** Yann Cleary **MONT.** Valérie Héroux **PROD.** Pierre Gendron **INT.** Claude Legault, Robert Naylor, Martin Dubreuil, Félix Ross **DIST.** Alliance Vivafilm